

# Les 24 X 36 américains

Il est paru récemment aux Etats-Unis un petit livre, intitulé « The American 35 mm », ouvrage passionnant écrit par deux collectionneurs, Kalton C. Lahue et Joseph A. Bailey, et destiné avant tout à leurs collègues américains. Chacun sait, en effet, que dans tous pays, mise à part l'exception que constitue l'universalité du Leica, les investigations des collectionneurs sont le plus souvent orientées vers les productions de leur propre nation. Cela s'explique aisément. Non seulement par un chauvinisme qui, dans le cas présent, serait fort excusable, mais surtout parce que c'est toujours dans sa patrie d'origine qu'on a le plus de chances de trouver les pièces recherchées. Plus encore quand il s'agit de productions destinées davantage au marché intérieur qu'à l'exportation. Et ce fait explique les différences de prix considérables qui peuvent exister pour un même modèle dans son pays d'origine où il est très répandu et une autre contrée vers laquelle il n'a pratiquement pas été exporté. C'est tout spécialement le cas pour les 24 X 36 américains. Aux USA, où leur production fut bien souvent massive, leur cote est assez faible, mais en France où ils n'entrèrent presque jamais, ils sont peu connus. Ainsi, on les croit rares et ils sont souvent plus chers.

Avant la guerre de 1939, quand nos frontières étaient ouvertes à tous, il n'y avait pour ainsi dire pas d'appareils 24 X 36 américains, exception faite du Kodak 35 — dont nous parlerons plus loin — lancé seulement quelques mois avant le conflit. Les autres Kodak, les Retina si connus, étaient fabriqués en Allemagne et ne font donc pas partie de cette étude. Les Allemands de cette époque, un peu comme les Japonais d'aujourd'hui, avaient le monopole quasi absolu de l'appareil de précision. Cela est si vrai qu'une firme de la dimension de Kodak construisait aux Etats-Unis ou en Angleterre des millions d'appareils bon marché et confiait à l'usine Nagel de Stuttgart, qu'elle avait rachetée, le soin de livrer les modèles les plus élaborés qui avaient nom Retina, Regent ou Duo.

## Pour les fouineurs et les collectionneurs



*Le Kodak 35*



*Le Kodak 35 à télémètre*

Cependant le petit format, le 24 X 36, était loin d'avoir l'universalité qu'il connaît aujourd'hui. Il est certain que l'une des causes freinant son expansion était entre autres, le prix élevé des appareils. Kodak, qui avait quelques années plus tôt mis sur le marché le Kodachrome, uniquement en 35 mm, avait intérêt à ce qu'il existât le plus grand nombre possible d'appareils pouvant l'utiliser. C'est ainsi que fut décidée à Rochester, la fabrication du « Kodak 35 ». L'abaissement du prix fut considérable puisque sur le même catalogue de 1939, le premier modèle est tarifé 620 francs, alors que le premier modèle Retina coûte 1 385 francs, soit plus du double. Le Kodak 35 est fabriqué en matière moulée noire très épaisse et résistante. Il est rare d'en trouver aujourd'hui qui soient fêlés, alors que bien souvent c'est le lot de beaucoup d'appareils en bakélite, très prisés des collectionneurs. Il est absolument rigide sans soufflet à déplier ni tube à tirer, et Kodak insiste dans sa publicité sur le fait qu'il est toujours prêt à opérer sans avoir à être mis en batterie.

Dès l'origine, le Kodak 35 fut proposé en trois versions. La première avec un objectif 1 : 5,6 de 50 mm et un obturateur à 3 vitesses du 1/25 au 1/100 s, diffère des deux suivantes par l'absence de système de synchronisation entre l'entraînement du film et le déclenchement. Il est donc possible de faire involontairement plusieurs vues l'une sur l'autre ou au contraire d'en sauter une. Malgré son prix nettement inférieur ce handicap en détourna la clientèle, qui lui préféra les deux modèles supérieurs. Il ne fut fabriqué que de 1939 à 1945, à cadence très réduite pendant les années de guerre et il est nettement plus rare que les deux autres. Ceux-ci équipés d'objectifs Kodak 1 : 4,5 ou 1 : 3,5 de 51 mm sont munis respectivement d'un obturateur du 1/25 au 1/150 s, ou du 1/10 au 1/200 s, ce dernier avec dispositif de retardement. Leur fabrication dura près de 10 ans, c'est-à-dire jusqu'en 1948.

Comme le Leica en Allemagne, le Kodak 35 fut mobilisé aux Etats-Unis



# des années 40

PAR BERNARD VIAL



Le Kodak Ektra

pendant la guerre, et il en existe une version exécutée spécialement pour l'armée, de couleur brun-kaki. Inutile de dire que les collectionneurs lui attribuent un intérêt bien plus grand qu'au modèle civil. Le Kodak 35, aux lignes agréables, est un appareil fort plaisant, et dont le viseur optique pliant est d'une parfaite exactitude. Le déclenchement que l'on fait directement sur l'obturateur est d'une grande douceur, et il est certain que son rapport qualité/prix était excellent.

Jusqu'en 1941, si l'on désirait aux USA un Kodak 24 × 36 à télémètre, il suffisait de demander le Retina II fabriqué, à Stuttgart. Mais après Pearl-Harbour et l'entrée en guerre de l'Allemagne contre les Etats-Unis, il n'en fut évidemment plus question. Pour remédier à cette carence, Kodak travailla son « 35 » jusqu'à en faire l'un des appareils les plus tarabiscotés qui aient vu le jour. Il semble que la notion de « design », dans laquelle les Américains sont devenus si forts depuis, n'ait pas été la principale préoccupation des ingénieurs de Rochester en dessinant le Kodak 35 à

télémètre. Les auteurs du petit livre dont je vous parlais en commençant, disent de lui qu'il s'agit d'un engin volumineux et encombrant, semblant sorti de l'atelier d'un forgeron. En revanche ils ne ménagent pas leurs éloges sur sa robustesse et l'excellence des résultats qu'il pouvait fournir. C'est un peu, en photo, ce qu'est la Jeep par rapport à l'Alfa-Romeo, si l'on parlait voitures.

Sur le boîtier du Kodak 35, on a placé une imposante superstructure contenant un viseur de type Galilée et un télémètre à grande base coupant en deux horizontalement toute l'image, tant que la mise au point n'est pas exacte. Une cascade de roues dentées, camouflées sous un carter proéminent, transmet au télémètre le mouvement de rotation de la lentille frontale réglant les distances. Et l'on opère cette rotation par une roue supplémentaire (une de plus, pourquoi pas) agissant sur la monture de l'objectif. Les deux auteurs américains, pleins d'humour, nous avertissent que l'on s'irrite le bout des doigts sur les dents acérées de cette molette, car le

passage de l'infini à un mètre nécessite une course de 340 degrés.

Pour le reste l'équipement du Kodak 35 à télémètre est le même que celui du 35 simple : anastigmat 1 : 3,5 de 50 mm sur obturateur (1/10 au 1/200 s). Les premiers modèles ont le retardement, qui sera supprimé ensuite et remplacé par une prise de flash. De par la rusticité même de sa construction, le 35 à télémètre est un appareil que les collectionneurs aiment bien joindre à leurs autres modèles curieux.

## BEAU ET PERFECTIONNÉ : LE KODAK EKTRA

Il est certain que les dessinateurs de Kodak, en 1941, n'avaient pas tous la même désinvolture vis-à-vis de l'esthétique, car ils nous proposèrent cette année-là l'un des plus beaux et des plus prestigieux 24 × 36 de l'histoire du petit format : l'Ektra. Non seulement l'Ektra n'a rien à envier aux lignes des modèles européens d'alors les plus réussis, mais il présente des avantages techniques considérables sur beaucoup d'entre eux. Il dispose d'un obturateur à rideau étalonné de la seconde au 1/1 000 s, avec les poses B et T. Arme-couplé à l'avancement, cela va sans dire. La précision de son télémètre est telle qu'on dit qu'en visant un crayon à 5 mètres, sous un angle de 45°, on peut faire à la fois le réglage sur le bout et sur la pointe, tant ce télémètre, grâce à la longueur de sa base, est démultiplié.

Les objectifs standard de l'Ektra sont, au choix, un Ektar 1 : 3,5 ou un anastigmat Kodak Special 1 : 1,9, tous deux de 50 mm. Ce dernier, analogue au 1 : 2 du Bantam Special, possède une double rampe hélicoïdale de mise au point : quand on bute à 1 mètre, il suffit d'appuyer sur un petit bouton, pour débloquer la course qui peut alors descendre à moins de 50 cm. Leitz ne reprit que plus tard ce système pour l'adapter au Summicron à mise au point rapprochée.

Mais l'Ektra possède surtout deux autres avantages, absolument exclusifs



à l'époque, et d'ailleurs toujours peu répandus à l'heure actuelle. Tout d'abord un viseur universel incorporé, avec correction automatique de parallaxe. Au moyen d'un bouton, commandant une sorte de zoom à l'intérieur du viseur, on adapte son champ de visée à celui de l'objectif utilisé. On peut de plus régler l'oculaire à la vue de l'opérateur.

Mais ce qui fit le plus sensation lors du lancement de l'Ektra, ce furent ses magasins interchangeables permettant de passer d'une émulsion à l'autre, même en cours de travail, sans perdre une seule vue. Et cela avec toutes les sécurités requises : volet métallique occultant la fenêtre d'image lors de la dépose du magasin, et blocage du déclencheur tant que le volet n'a pas été rouvert après son remontage. On peut fixer également, à l'arrière, un dos comportant un dépoli, quand des travaux spéciaux le réclament. La gamme des objectifs complémentaires de l'Ektra comporte un 1 : 3,3 de 35 mm, un 1 : 3,5 de 90 mm, un 1 : 3,8 de 135 mm et, enfin, un 1 : 4,5 de 153 mm.

La fabrication de l'Ektra, commencée en 1941, fut considérablement freinée l'année suivante, par l'entrée en guerre des USA et la mobilisation de son industrie. Le nombre d'exemplaires exécutés entre 1941 et 1945 n'est pas connu exactement. D'après Kodak, on l'estime à environ 2 000 unités. Quand en 1946, il ne fut plus question de travailler pour la Défense nationale, mais à nouveau pour la clientèle privée, on calcula que le prix public de vente de l'Ektra se monterait à environ 700 dollars. Les services commerciaux trouvèrent ce chiffre infiniment trop élevé, et Kodak y renonça. Les matrices de l'Ektra furent alors stockées dans les greniers de Rochester, où elles doivent encore dormir aujourd'hui.

Après cette brillante mais fugitive entrée de Kodak dans les plus hautes sphères du 24 X 36 de précision, la grande firme se tourna, comme auparavant, vers les productions de masse à bon marché, et cette politique nous valut les Pony, les Signet et plusieurs modèles automatiques, tous coulés en

## Les 24 X 36 américains des années 40 (suite)



*L'Argus C 3 « la Brique »*

matière plastique, et que pour l'instant les collectionneurs dédaignent un peu.

### LES ARGUS D'I.R.C. DES BEST-SELLERS

Un des principaux rivaux de Kodak sur le marché américain — et qui d'ailleurs l'emporta largement dans le domaine particulier des 24 X 36 — fut la firme Internationale Radio Corporation, de Ann Arbor dans le Michigan. Elle aussi avait débuté peu de temps avant la guerre, en 1936, baptisant une fois pour toutes l'ensemble de ses modèles du nom d'Argus.

Le tout premier, l'Argus A, était d'ailleurs un fort modeste instrument en bakélite noire, avec tube rentrant monté d'un objectif 1 : 4,5 sur un obturateur à 4 vitesses. Sa forme rappelle de façon étonnante notre Norca français de la même époque. Cet appareil n'aurait certainement pas fait date dans l'histoire du petit format et le nom d'Argus serait resté bien obscur si deux ans plus tard, en 1938, ses créateurs n'avaient donné ce même nom à un nouveau modèle, l'Argus C, qui devait, lui, connaître un succès sans précédent et une longévité que beaucoup ont comparé à celle de la Coccinelle de Volkswagen.

De 1938 à 1966, ce boîtier inchangé, sauf quelques variantes mineures, fut livré à plusieurs millions d'exemplaires et la fidélité que lui porta la clientèle américaine reste toujours un peu un sujet d'étonnement pour des yeux européens. Il s'agit, en effet, d'une boîte rectangulaire, tellement massive et lourde qu'on l'appelait familièrement « la brique ». Cette brique est faite de matière plastique noire, épaisse, recouverte de pégamoïd sur la face frontale, polie brillante sur les côtés, et fermée par un dos en métal fondu.

Le tout premier modèle, le seul qui soit rare, possède un télémètre, non couplé à l'objectif. Dès l'année suivante il le fut, et ce, au moyen d'une simple roue dentée, placée bien visiblement entre le disque de réglage du télémètre et la monture de l'objectif. En faisant tourner l'une de ces pièces, on entraîne les autres et tout cela se passe au grand



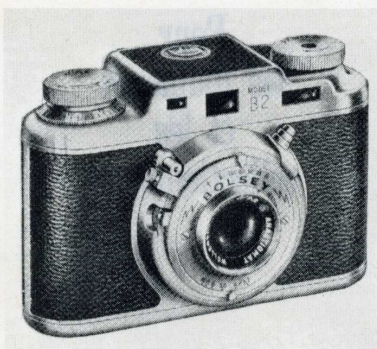
jour. Ce télémètre à image coupée horizontalement est d'ailleurs excellent. Au cas assez fréquent, paraît-il, où la roue médiane venait à se dévisser, il se trouvait déréglé. Il était à la portée de chacun de refaire lui-même le réglage, sans rien avoir à démonter à l'intérieur.

Selon les modèles, l'obturateur est échelonné du 1/5 ou du 1/10 au 1/300 s, avec prise synchro à deux broches à partir de 1948. Il se règle par un grand disque placé sur la face avant de l'appareil. L'armement, indépendant de l'avancement du film, se fait en tournant de droite à gauche un levier placé lui aussi à l'avant.

On le voit, l'Argus C 3, modèle le plus répandu, a toujours sacrifié le sophistiqué au fonctionnel. Est-ce cette simplicité qui a tant plu aux Américains ? Sans doute, car chaque fois que la maison a voulu présenter un nouveau modèle, et il y en eut plusieurs, ce ne furent que des demi-succès et parfois même des échecs. Les auteurs du petit livre américain racontent que les revendeurs, aux Etats-Unis, s'épouvantaient toutes les fois que le fabricant leur parlait de remplacer un tel best-seller par un nouveau modèle inconnu, si beau soit-il. Alors, ils passaient commande de telles quantités de « Briques », qu'Argus se voyait contraint d'en poursuivre la fabrication !

#### DE LA BOLEX AU BOLSEY

Après ces deux très grands de la production U.S., voyons quelques maisons de moindre envergure, à l'échelle américaine du moins, car certaines d'entre elles feraient en Europe figure de géants. Le troisième appareil américain que je vous présente, le Bolsey, est l'œuvre d'un Suisse, Jacques Bolsey, arrivé aux Etats-Unis en 1939, après avoir créé en Suisse, la caméra Bolex de Paillard, et avoir été à l'origine de ce qui devait devenir l'Alpa-Reflex. Autant l'Argus était gros et carré, autant le Bolsey était de formes arrondies et de petite taille, contenant néanmoins dans ce boîtier si réduit, autant de perfectionnements techniques que le précédent. On y trouve un télémètre couplé de même principe et de réalisation remarquable.



*Le Bolsey B*



*Le Bolsey C reflex*



Son objectif est un Wollensack 1 : 3,2 de 44 mm en mise au point hélicoïdale sur un obturateur Alphax allant du 1/10 au 1/200 s. Cet obturateur est d'ailleurs le point faible des Bolsey, car il a une fâcheuse tendance à se « gommer » rapidement. Ce très petit appareil, d'exécution fort soignée, plut davantage aux dames qu'aux messieurs. Il connut initialement un assez beau succès, mais qui diminua assez rapidement, peut-être parce que ce sont les hommes qui constituent les clients les plus nombreux des photographes, aux Etats-Unis comme ailleurs.

Avant de disparaître du marché, il donna cependant naissance, en 1950, à un modèle très curieux et unique en son genre, le Bolsey C. Il s'agit, en effet, du seul 24 × 36 au monde, à être à la fois un reflex à deux objectifs et un appareil à télémètre couplé. Ce télémètre est celui du Bolsey classique, sans modification : le boîtier, lui aussi, est identique, mais il est surmonté d'un capuchon dans lequel on peut voir l'image reflexe, fournie par le second objectif placé au-dessus du premier et solidaire de sa monture. On peut donc, selon le sujet ou ses préférences, faire, en agissant sur la même rampe hélicoïdale, la mise au point avec le télémètre ou sur le dépoli reflex. Voilà qui est de nature à intéresser les collectionneurs qui recherchent beaucoup ce modèle unique. Malheureusement, à l'époque, la nouvelle silhouette de ce Bolsey n'eut plus la faveur des dames, principales acheteuses du modèle B, et comme les hommes non plus ne l'appréciaient guère, l'échec fut rapide et dès 1955 on n'entendit plus parler de lui. 25 ans plus tard, grâce à nous, collectionneurs, il est redevenu célèbre.

#### LE FOTON DE BELL-HOWELL

Les constructeurs américains d'après-guerre eurent souvent en commun, avec les fabricants français de la même époque, le souci de ne pas copier ce qui existait déjà et d'innover. L'une des meilleures preuves que l'on puisse en donner est assurément le Foton, que la firme Bell-Howell présenta en 1949. Jusque-là, Bell-Howell ne s'était pas occupée



d'appareils de photo, mais seulement de cinéma. Son entrée sur ce marché fit grand bruit, car le Foton était vraiment différent des autres. Par l'aspect extérieur d'abord, car il était recouvert de cuir marron et orné çà et là de touches brillantes, comme par exemple l'aiguille rouge du compteur de vues tournant sous un disque de verre. Mais c'est beaucoup plus encore les nouveautés qu'il apportait qui attirèrent l'attention : son obturateur à rideau métallique avec déjà la prise synchro logée dans la griffe standard, et surtout la clef située sous l'appareil, permettant d'armer un ressort pour des prises de vues à cadence rapide, jusqu'à 6 images à la seconde. Tout cela, penseront les collectionneurs avertis, existait déjà sur le Contax et le Robot d'avant-guerre. C'est parfaitement exact, et la véritable nouveauté du Foton n'est pas là. Elle réside dans son objectif, un Amotal 1 : 2 de 50 mm fabriqué par Taylor-Hobson, où pour la première fois fut employée une nouvelle notation des diaphragmes, système baptisé « T. Stop ». Le T. Stop consiste non plus à indiquer l'ouverture géométrique, calculée en divisant la focale par le diamètre du diaphragme, mais sa transparence effective (l'ouverture photométrique), c'est-à-dire la lumière qu'il laisse réellement parvenir au film après qu'elle ait traversé ses lentilles. C'est ainsi que l'Amotal 1 : 2 est gradué T 2,2, et le téléobjectif qu'on pouvait adapter au Foton est un 1 : 2,5 de 100 mm dont la graduation ne commence qu'à T 3.

Ce système, évidemment plus exact, avait déjà été utilisé en cinéma professionnel pour des expositions plus précises, et c'est sans doute la longue expérience de Bell-Howell en ce domaine qui l'incita à l'adopter pour son appareil. Les journaux techniques de l'époque, Photo-Revue notamment, publièrent plusieurs études sur la notation T. Stop, qui, croyait-on, devait s'imposer rapidement pour tous les objectifs. Ceci était fait dans l'esprit de « Défense du consommateur », tant en vogue aujourd'hui. On sait en effet que plus un objectif comporte de lentilles, plus il absorbe

## Pour les fouineurs et les collectionneurs

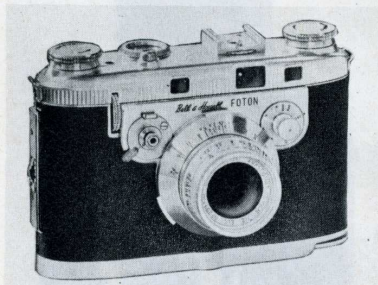
de lumière (quand en plus, elle ne la colore pas). Le traitement des verres avait réduit les réflexions sur les faces des lentilles, mais il n'avait en aucune façon diminué l'absorption du verre lui-même.

C'était donc être honnête que de demander aux opticiens de graduer leurs objectifs selon la lumière qu'ils laissaient effectivement passer. C'était aussi être bien naïf que d'espérer qu'ils allaient nous dire par exemple : « Voyez donc le beau 1,5 que je vous présente. Il a tous les inconvénients de sa très grande ouverture, une profondeur de champ des plus réduites, une construction très complexe, d'où moins de régularité d'un exemplaire à l'autre, une définition assez faible à pleine ouverture, il est de plus d'un prix très élevé, et tout compte fait, avec le grand nombre des lentilles qui le composent, il est à peine plus lumineux qu'un 2,8 ! » Aucun fabricant d'objectif ne voulut en entendre parler, et il n'est d'ailleurs pas sûr que les amateurs qui avaient donné une petite fortune pour l'acquérir, auraient été enchantés d'apprendre de telles vérités sur son compte.

Le Foton reste donc le seul appareil à avoir utilisé le système T. Stop. Cela ne lui réussit guère, car un an plus tard, après en avoir livré environ 17 000, Bell-Howell en arrêta la fabrication. Le prix initial de 700 dollars, le même devant lequel Kodak avait reculé pour l'Ektra, fut ramené 9 mois plus tard à moins de 500, mais cela ne suffit pas à changer le cours de sa destinée. Il reste qu'aujourd'hui, à cause justement de sa très brève existence, le Foton de Bell-Howell est une vedette de collection, particulièrement recherchée aux Etats-Unis.

### ... ET DIVERS AUTRES...

Beaucoup plus courante, mais néanmoins intéressante est la grande famille des Perfex, fabriqués par Candid Corporation de Chicago de 1938 à 1950. Les modèles d'avant 39 sont comme les Argus de la même date, de petits appareils tout simples en bakélite, ayant eux aussi, un air de famille avec notre Norca. Il y a en photo, comme en cou-



*Le Foton Bell et Howell*

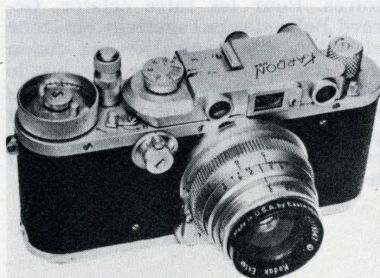


*Le Perfex 55*



ture, une mode, ou plus exactement une ligne qui permet au connaisseur de dater, à vue de nez, beaucoup de modèles. Mais c'est en 1940 que le Perflex devint un appareil de précision, construit sur un fût en métal très lourd, doté d'un obturateur à rideau et d'un télémètre couplé. De nombreux modèles se succédèrent pendant 10 ans, recevant chacun un numéro : 22, 33, 44, 55, et même un Perflex de luxe, qui n'est d'ailleurs pas plus luxueux que les autres. Les différences entre chacun d'eux sont relativement mineures, et intéressent surtout les collectionneurs américains spécialisés. Le Fifty Five (55) que j'ai sous les yeux, est équipé d'un Vélostigmat à 3 lentilles, de Wollensack 1 : 2,8 de 50 mm, mais beaucoup sont montés avec un Scienar 1 : 3,5. Les vitesses de l'obturateur sont divisées en deux groupes. Le bouton commandant les vitesses lentes est, comme sur le Leica, placé sur la face avant de l'appareil, mais nécessite, comme sur l'Exakta, son remontage avant chaque pose lente. L'objectif, vissé sur une rampe hélicoïdale assez grossière, est amovible, dans le seul but de pouvoir être utilisé pour l'agrandissement, car aucune autre focale n'est prévue pour le Perflex. Le télémètre est très clair et très lisible. Notons que c'est l'une des caractéristiques intéressantes qu'on retrouve sur presque tous les appareils américains. Tous sont d'ailleurs basés sur le principe de l'image totalement coupée en deux tant que le point n'est pas fait. Massifs et lourds, d'une finition plutôt pauvre, les différents Perflex ne connurent qu'un succès très limité, sans commune mesure avec celui de l'Argus, ou même du Bolsey. Ce fut l'un des fabricants qui disparut le plus rapidement, dès 1950, avant même que devinrent dangereuses les concurrences allemandes et japonaises.

Il y aurait encore plusieurs appareils 24 × 36, made in USA, à passer en revue pour être complet. Citons le Clarus, le Detrola, le Ciro, le Vokar, le Bucanneer, tous de diffusion beaucoup plus réduite, et bien difficiles à trouver chez nous. Mais terminons par celui que les Américains, à côté du Foton et de



*Le Kardon*

## Les 24 X 36 américains des années 40 *(fin)*

l'Ektra, considèrent comme leur troisième « Grand », le Kardon.

### LE KARDON

Le Kardon est une copie du Leica IIIa, qui fut d'abord entreprise, non pour la clientèle privée, mais à la suite d'un appel d'offres que fit le ministère de la Guerre, pour que soient produits des Leica aux Etats-Unis, dès lors que ceux de Wetzlar ne pouvaient plus y pénétrer. Peter Kardon fut le seul à y répondre, il se mit au travail et la fabrication commença en 1945 pour se terminer en 1949, après qu'environ 5 000 exemplaires eurent été réalisés.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de s'étendre sur les caractéristiques techniques, qui sont celles si connues du modèle de Leitz. Seul, diffère l'objectif, un Ektar 1 : 2 de 50 mm, en monture non rentrante, fourni par Kodak. Seul..., en apparence tout au moins. Car les deux collectionneurs américains, auteurs du petit livre qui m'a inspiré cet article, racontent qu'ils ont dû démonter un Kardon tombé en panne, et qu'ils ont pu vérifier alors que l'habit ne faisait pas toujours le moine, et que le Kardon, vu de l'intérieur, n'était pas un Leica.

Des pièces qui dans l'original, sont en laiton ou en acier traité, se sont révélées dans le Kardon être en fer estampé, non protégé, et que la rouille avait détériorées. Le montage en était fait de façon à la fois sommaire et complexe, et à leur avis, cet appareil ne pouvait faire autrement à l'usage, que de se détraquer. Cela d'ailleurs s'il est question de collection, ne lui enlève rien de son intérêt, car les amateurs de copies de Leica sont aussi nombreux que ceux qui recherchent les vrais.

L'ensemble de la production US d'appareils 24 × 36, cessa comme chez nous vers 1960, quand elle fut submergée par le flot des importations. Kodak avec ses Pony et ses Signet la prolongea un peu plus longtemps, puis y mit fin de lui-même, quand le triomphe de l'Instamatic fut universel. Il reste que cette production a écrit, dans l'histoire de l'appareil photographique, quelques pages attachantes, d'une écriture typiquement américaine.